

KONSTEN

RECENSIONER

Lars Fredrikson på Malmö konsthall

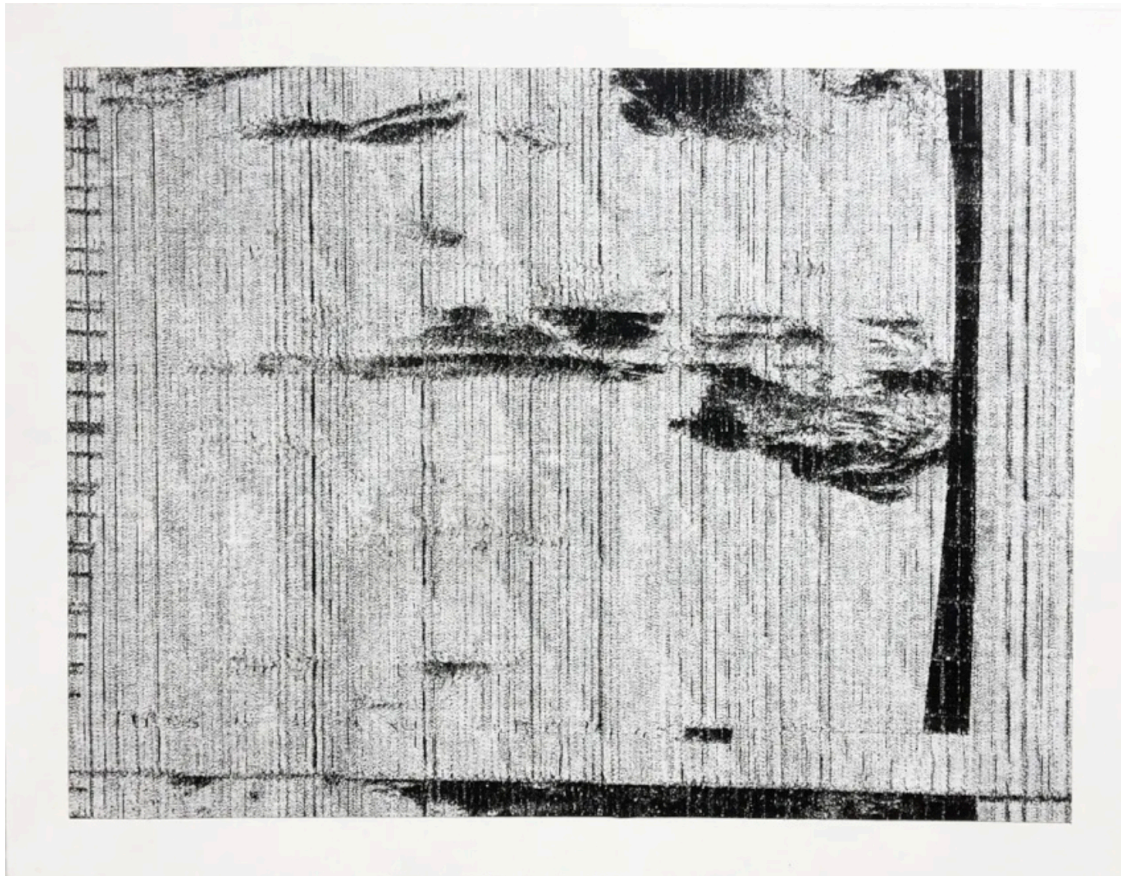
CAROLINA SÖDERHOLM · 13 JUNI 2025



LARS FREDRIKSON, UTAN TITEL, 1979. COURTESY COLLECTION JMD, HONG KONG. FOTO: HELENE TORESDOTTER

Lars Fredrikson (1926-1997) transforma des télécopieurs en machines à dessiner et créa des œuvres à partir de battements de cœur et d'ondes électromagnétiques. Installé dans le sud de la France depuis le début des années 1960, il naviguait librement entre poésie expérimentale et haute technologie, lorsqu'il ne peignait pas à l'aquarelle ou ne créait pas d'œuvres sonores.

Artiste, il ne voulait laisser aucune trace et refusait de s'enfermer dans un concept, un style ou une technique précise. Il y parvint si bien que lorsque la **Malmö Konsthall** présente aujourd'hui la première grande exposition de son œuvre en Suède, c'est un pionnier, quasiment inconnu du monde artistique suédois, qui est présenté.



LARS FREDRIKSON, FAX, 1980. COURTESY LARS FREDRIKSON ESTATE & GALERIE IN SITU – FABIENNE LECLERC,
PARIS

Ces dernières années, le **Moderna Museet** a acquis quelques-unes de ses œuvres, tandis que l'année dernière, l'Institut suédois de Paris a mis en lumière son art lors d'une exposition collective. J'avoue que l'œuvre de Fredrikson est passée inaperçue à mes yeux ; il est d'autant plus passionnant de la découvrir dans son intégralité dans cette exposition de grande qualité.



LARS FREDRIKSON, REFLEKTOR I, 1961. FOTO:
HELENE TORESDOTTER

La situation est quelque peu différente en France, où il a joué un rôle important dans l'avant-garde des années 1960 et 1970 en matière d'art sonore et vidéo, mais où il est également connu pour sa collaboration avec des poètes novateurs tels qu'Anne-Marie Albiach et Claude Royet-Journoud. Dès le début des années 1970, il a enseigné l'art sonore à l'École des Arts Décoratifs de Nice, a exposé de nombreuses œuvres, participé à des conférences et à des émissions de télévision, et a entretenu une collaboration étroite et durable avec **la Fondation Maeght**.

Pourtant, il a insisté sur une place en périphérie, toujours hors cadre, imprévisible, contradictoire et en mouvement. Devant ses reliefs d'acier réfléchissants et ses installations sonores aux pulsations sourdes, je ressens non seulement la vibration et la cambrure de la pièce où je me trouve, mais aussi la transformation de l'histoire de l'art elle-même. Car il est clair que **Lars Fredrikson doit entrer ici dans l'histoire des pionniers de l'art**. De même que Fredrikson a créé des œuvres véritablement radicales par des interventions et des impressions presque imperceptibles, son œuvre recèle une force explosive dont les répliques traversent le temps et l'espace.

Bien que tout ce qu'il faisait fût loin d'être discret, ce sont précisément les contrastes qui rendent tout cela si intéressant. D'un côté, il travaillait avec légèreté et parcimonie, sur de grands tableaux, de très petits dessins et des feuilles graphiques. Ici, il étendait lignes et traits de couleur jusqu'aux bords ou enfonçait des caractères et des formes à peine visible dans le papier. De l'autre, il s'adonnait à des coups de marteau et d'outils sur de grandes plaques d'acier brillantes, jusqu'à ce qu'elles renvoient tout et chacun, déformé et dénaturé, reflétant tout ce qui se reflétait. Sans parler de la façon dont il faisait de la lecture elle-même un acte de destruction, où, dans ses collaborations avec des poètes, il pouvait couper, perforer ou déchirer les pages de recueils de poésie.



ARKIVBILD ÖVER VERK AV LARS FREDRIKSON.

Il convient de souligner ici que l'exposition est le fruit d'une collaboration avec, entre autres, le rédacteur en chef de la revue de poésie OEI, Jonas (J) Magnusson, qui s'intéresse depuis longtemps à Fredrikson et publie un livre sur son œuvre cet été. La contribution de Magnusson se reflète notamment dans le soin apporté aux œuvres graphiques et littéraires de Fredrikson, véritables trésors à découvrir dans les vitrines au sein de l'exposition.



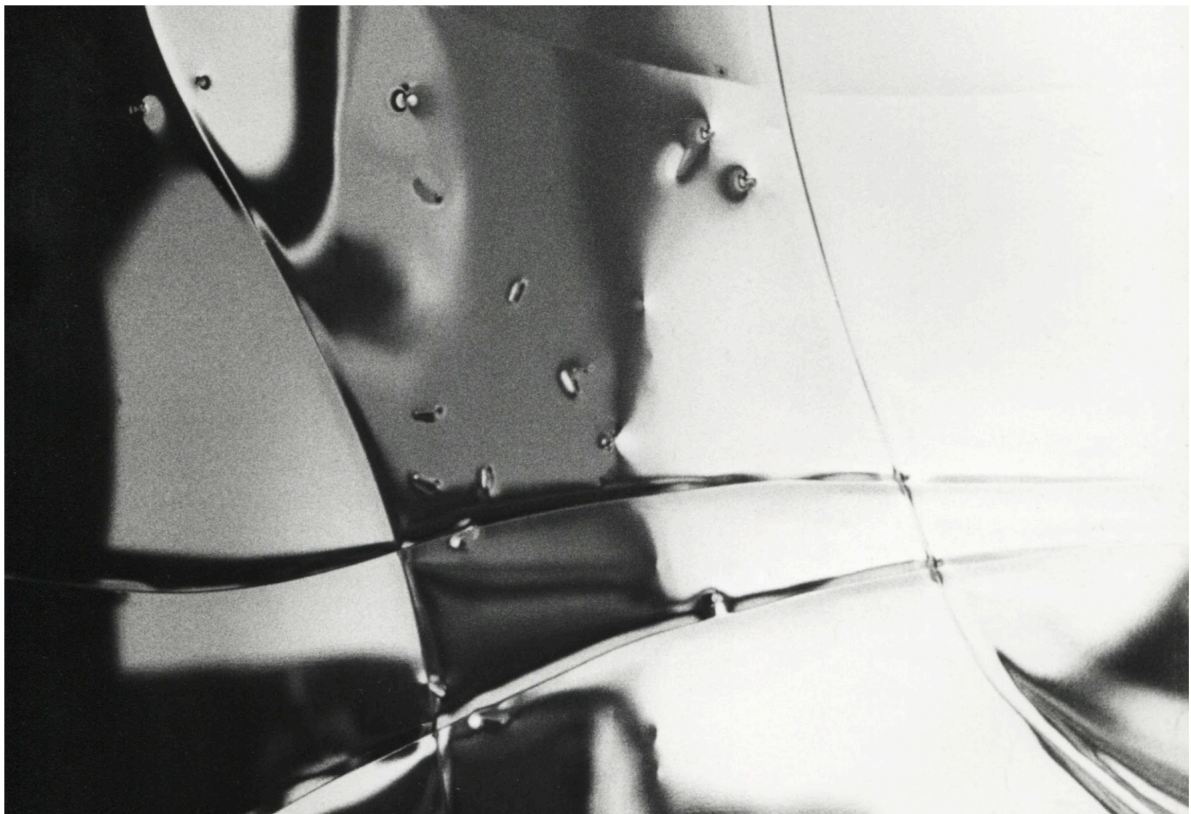
LARS FREDRIKSON, INSTALLATIONS
SVY MALMÖ
KONSTHALL 2025. FOTO: HELENE TORESDOTTER

Fredrikson lui-même écrit dans un texte que l'acte de créer n'est jamais innocent, et que l'idée de l'art comme objet désirable à consommer et à posséder le répugne. En résistance à l'économie de l'attention et au marché qui imprègnent également la sphère artistique, il crée une œuvre constituée uniquement du son de la peinture, sans le résultat final, le tableau fini. Dans un coin reculé de la Konsthall, je m'arrête et j'écoute le bruit du pinceau frottant sur la toile, évoquant l'acte de peindre lui-même, le mouvement de l'artiste dans l'atelier.

Il s'agit de silence, de vide et d'absence, mais aussi d'une présence totale et concentrée. Dans l'art de Lars Fredrikson, l'essentiel est l'expérience de ce qui se passe ici et maintenant dans l'espace. Aussi méthodiquement qu'inventif, il a cherché à relier l'espace intérieur à l'espace extérieur. Il peut s'agir de l'espace de l'image, du texte, du son, du corps, de la physique, voire même de l'espace du temps et de l'univers.

Bien sûr, son travail est également lié à la société dans laquelle il évolue. On y trouve l'ère spatiale, l'ère atomique et la Guerre froide, ainsi que les mouvements qui ont fait évoluer l'art à partir de la fin des années 1950 : Fluxus, le situationnisme, l'art comme mouvement, le son, le happening et la performance - du saut dans le vide d'Yves Klein aux légendaires 4,33 minutes de silence de **John Cage**. Il s'intéresse aux premiers artistes abstraits du modernisme, comme **Kazimir Malevitch**, mais aussi à l'art japonais, au bouddhisme et à l'épopée spatiale dystopique Aniara de Harry Martinson.

Dans l'une de ses installations, aujourd'hui recréée dans l'exposition, Fredrikson saupoudre le sol de sucre selon des motifs transparents. Le craquement discret du sucre sous les semelles des chaussures des visiteurs est pour moi l'une des expériences les plus fortes de l'exposition.



LARS FREDRIKSON, UTÄN TITEL, 1979 (DETALJ). FOTO: LARS FREDRIKSON. COURTESY LARS FREDRIKSON ESTATE
& GALERIE IN SITU - FABIENNE LECLERC, PARIS

Fredrikson avait lui-même une formation en technologie militaire et en philosophie orientale. Né en 1926 à Stockholm, il se forma à la chimie, à l'électronique et à la peinture, puis à Paris. Dans les années 1940, il travailla un temps comme soldat, puis tenta de créer des peintures aériennes avec de la poudre à canon explosive.

Opérateur radio dans la marine marchande suédoise, il voyagea dans des pays lointains comme l'Inde et le Japon dans les années 1950. En 1960, il rejoignit une colonie d'artistes suédois à Lacoste, dans le sud de la France, et resta dans la région où il fonda une famille et acheta une vieille maison en pierre dans le village de Vévouil. Il utilisa plus tard son expertise technique pour capturer et traiter les signaux et le bruit du monde extérieur à l'aide de dessins par fax sur papier électrosensible et d'antennes radio fabriquées maison.

Parallèlement, il construit une série d'œuvres électromécaniques dynamiques, dont plusieurs sont actuellement exposées à Malmö. De loin, elles ressemblent à des toiles blanches et vierges tendues sur un châssis. Mais de près, on perçoit clairement quelque chose qui bouge sous la toile et se presse contre la surface, tels des points ou des doigts dans une manœuvre ou une danse silencieuse. L'art cinétique qui s'est développé dans les années 1960 recourait souvent à des illusions d'optique et à des effets visuels raffinés. Mais chez Fredrikson, l'expérience est d'autant plus puissante que son travail est si subtil.



LARS FREDRIKSON, UTÄN TITEL, 1976. FOTO:
HELENE TORESDOTTER

J'ai gardé le meilleur pour la fin. Parmi ses nombreux miroirs d'acier insaisissables, qui me font penser à la façon dont une jeune artiste comme Jamila Drott, basée à Malmö, prend la masse et s'attaque à des tôles brutes, souvent peintes, avec un résultat aussi violent que magnifique. Elle travaille également avec des livres d'artiste où elle laisse des produits nettoyants percer des trous dans le papier – une version contemporaine et plus sauvage de la quête de Fredrikson pour aiguïser les sens et dissoudre la frontière entre surface et profondeur, présence et absence, corps et empreinte.

Ce qui rend l'œuvre de Fredrikson si particulière, c'est qu'il maîtrise une technologie de pointe dans son exploration du temps et de l'espace. Innovateur, il a construit dans les années 1960 un synthétiseur permettant de manipuler le téléviseur, un appareil qui est rapidement devenu incontournable dans de nombreux foyers. Fredrikson appelle son invention un générateur de psychopulses, où il utilise l'électricité pour perturber le tube cathodique du téléviseur et provoquer des électrons qui génèrent d'étranges flux d'images.

Dans l'obscurité de la Konsthall, des éclairs soudains et fulgurants apparaissent sur l'écran, comme des impulsions ou des attaques avant une explosion ou une décharge. La sensation est électrique, comme une décharge d'énergie parcourant le corps et la pièce. Les images disparaissent tout aussi rapidement, mais persistent sur la rétine et sont réputées pour provoquer des hallucinations visuelles.



VERK AV LARS FREDIKSON. FOTO: MALMÖ KONSTHALL

Le cœur de l'exposition réside néanmoins dans les caissons lumineux qu'il a construits vers 1966-1967, composés notamment d'ampoules, de composants électroniques, de moteurs et de sculptures à facettes. Rien de cette construction complexe n'est visible de l'extérieur. Ce que l'on découvre dans la salle obscure est un **spectacle hypnotique**. Des formes lumineuses tourbillonnent doucement dans l'obscurité, telles les traces d'une scène cosmique primordiale ou de phénomènes de vie dans les profondeurs marines.

C'est poétique, vivant et sensible. Corps et électronique, technologie et nature, fugacité et infini se confondent. Pour un artiste qui ne voulait laisser aucune trace, Fredrikson était passé maître dans l'art de créer des œuvres inoubliables.

par Carolina Söderholm

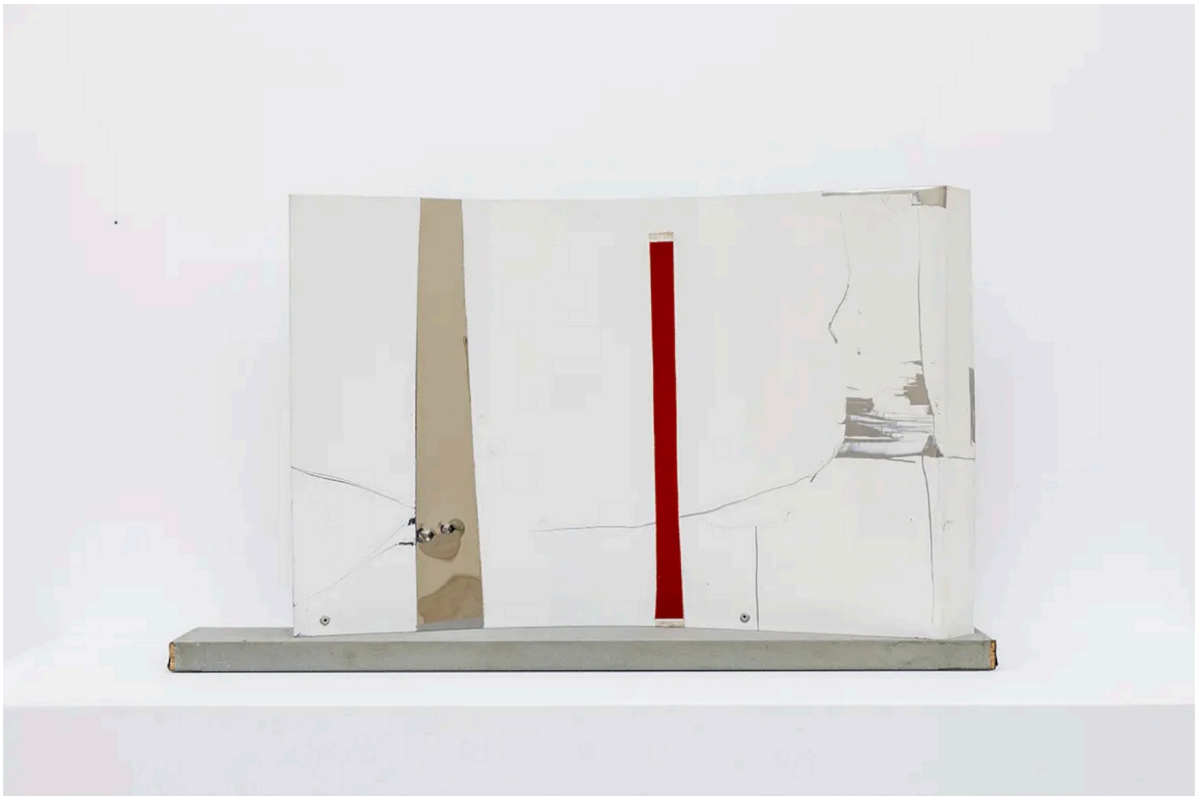
Malmö konsthall, S:t Johannesgatan 7, Malmö. 24 mai – 24 aout 2025

KONSTEN

RECENSIONER

Lars Fredrikson på Malmö konsthall

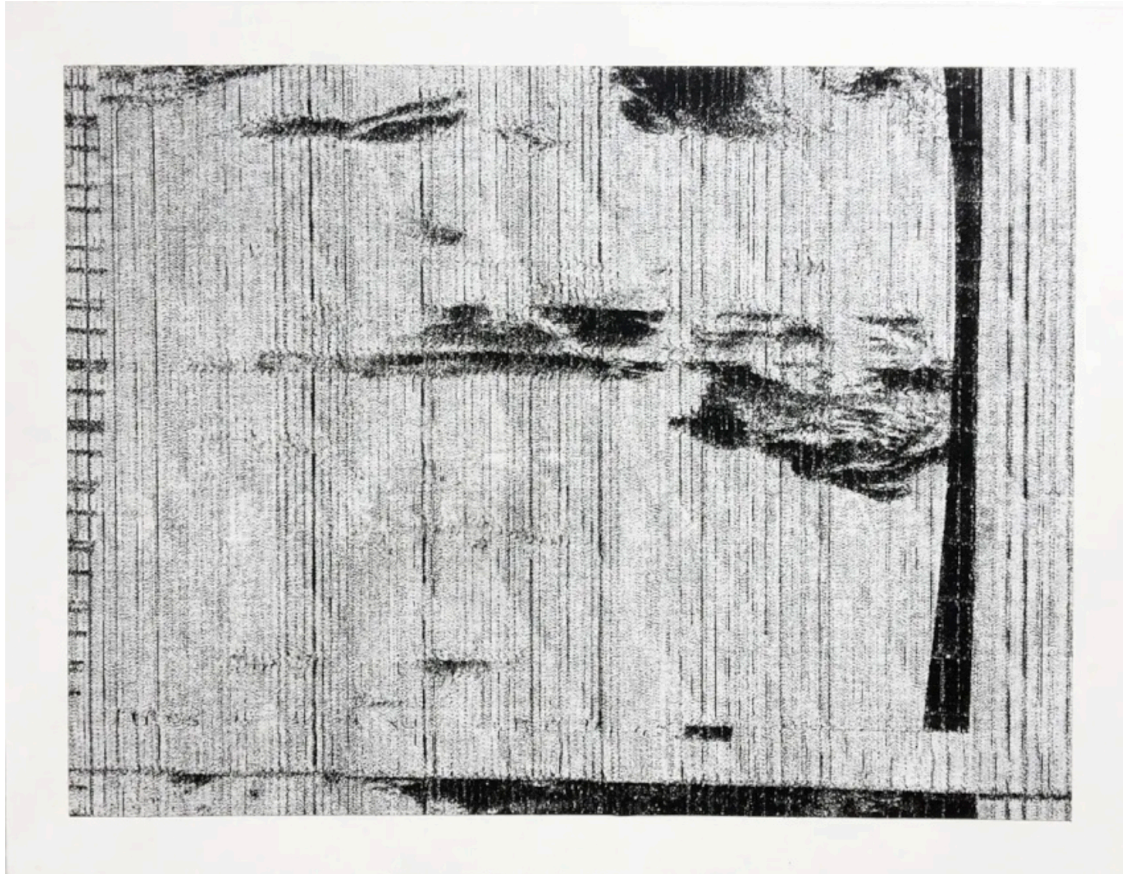
CAROLINA SÖDERHOLM · 13 JUNI 2025



LARS FREDRIKSON, UTAN TITEL, 1979. COURTESY COLLECTION JMD, HONG KONG. FOTO: HELENE TORESDOTTER

Lars Fredrikson (1926–1997) converted fax machines into drawing machines and made art from heartbeats and electromagnetic waves. Living in the south of France since the early 1960s, he moved freely between experimental poetry and high technology, when he was not painting watercolors or creating sound works.

As an artist, he did not want to leave any traces behind and refused to get stuck in a certain concept, style and technique. He succeeded so well in this that when Malmö Konsthall now shows the country's first major presentation of his life's work, it is a pioneer who is virtually unknown to Swedish art life that is being presented.



LARS FREDRIKSON, FAX, 1980. COURTESY LARS FREDRIKSON ESTATE & GALERIE IN SITU – FABIENNE LECLERC,
PARIS

In recent years, however, the **Moderna Museet** has acquired a few of his works, while last year the Swedish Institute in Paris highlighted his artistry in a group exhibition. I admit, for me Fredrikson's work has flown under the radar – all the more exciting to now encounter it in its entirety in this very well-made exhibition.



LARS FREDRIKSON, REFLEKTOR I, 1961. FOTO:
HELENE TORESDOTTER

The situation is somewhat different in France, where he was an important part of the 1960s and 70s avant-garde in sound and video art, but also known for his collaboration with innovative poets such as Anne-Marie Albiach and Claude Royet-Journoud. From the early 1970s he taught sound art at the École des Artes Decorative in Nice, exhibited extensively, participated in talks, television programs and had a close and long-standing collaboration with the art institution **Fondation Maeght**.

Yet he insisted on a place on the periphery, always outside the frame, unpredictable, contradictory and in motion. In front of his reflective steel reliefs and dully pulsating sound installations, I feel not only how the room I stand in seems to vibrate and arch, but how art history itself is shifting shape. Because it is clear that Lars Fredrikson must enter there in the story of art's pioneers. Just as Fredrikson created truly radical works through almost imperceptible interventions and impressions, his work contains an explosive force whose aftershocks extend through time and space.

Although everything he did was hardly discreet. And it is precisely the contrasts that make it all so interesting. On the one hand, he worked airily, lightly and sparingly in large paintings, very small drawings and graphic sheets. Here he spreads lines and strokes of color far out to the edges or barely visibly sinks characters and shapes into the paper. On the other hand, he went wild with hammers and tools on large shiny steel plates until they threw back everything and everyone that was reflected deformed and distorted. Not to mention how he made reading itself an act of destruction, where in his collaborations with poets he could cut, perforate or tear the pages of poetry collections.



ARKIVBILD ÖVER VERK AV LARS FREDRIKSON.

It is worth pointing out here that the exhibition is a collaboration with, among others, the editor-in-chief of the poetry magazine OEI, Jonas (J) Magnusson, who has long been interested in Fredrikson and is publishing a book about his artistry this summer. Not least, Magnusson's contribution is visible in the care that has been given to Fredrikson's graphic and book works, a treasure to browse through among the rows of display cases.



LARS FREDRIKSON, INSTALLATIONSVY MALMÖ
KONSTHALL 2025. FOTO: HELENE TORESDOTTER

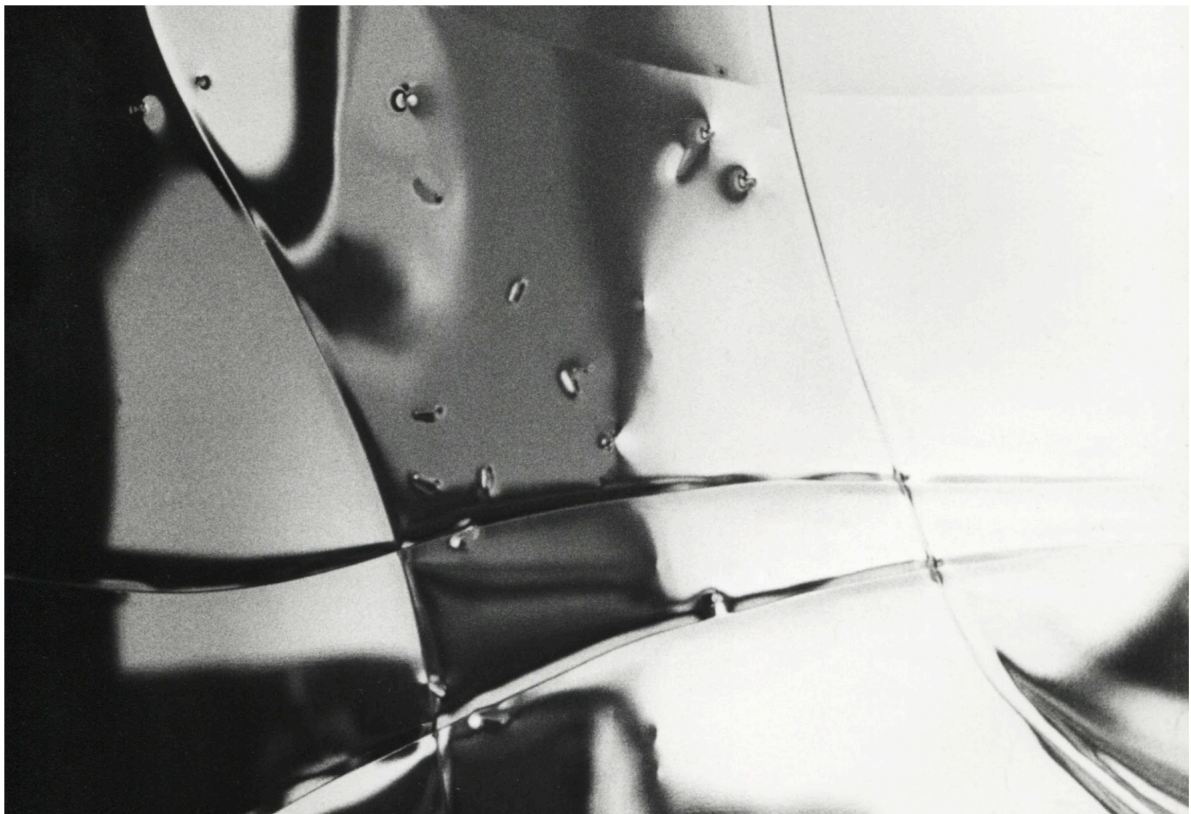
Fredrikson himself writes in a text about how the act of creating is never innocent, and for him the idea of art as a desirable object to consume and own is repulsive.

As a resistance to the economy of attention and the market that also permeates the sphere of art, he makes a work that consists solely of the sound when he paints, but not the result, the finished painting. In a remote corner of the art gallery, I stand and listen to the sound of the brush rubbing against the canvas that evokes the act of painting itself, the movement of the artist in the studio.

It is about silence, emptiness and absence, but equally about a total and concentrated presence. In Lars Fredrikson's art, the essential thing is the experience of what is happening here and now in space. As methodically as he is inventive, he sought ways to connect an inner and outer space. It can be the space of the image, the text, the sound, the body, physics, yes, even the space of time and the universe.

Of course, his work is also connected to the society in which he operates. There are the space age, the atomic age and the Cold War, as well as the movements that expanded art from the end of the 1950s: fluxus, situationism, art as movement, sound, happening and performance – from Yves Klein's leap into empty space to **John Cage**'s legendary 4.33 minutes of silence. He brings with him an interest in the early abstract artists of modernism, such as **Kazimir Malevich**, but also Japanese art, Buddhism and Harry Martinson's dystopian space epic *Aniara*.

In one of his installations, now recreated at the art gallery, Fredrikson sprinkles sugar across the floor in sheer patterns. The quiet crunch of sugar under the soles of shoes is for me one of the strongest experiences of the exhibition.



LARS FREDRIKSON, UTAN TITEL, 1979 (DETALJ). FOTO: LARS FREDRIKSON. COURTESY LARS FREDRIKSON ESTATE
& GALERIE IN SITU – FABIENNE LECLERC, PARIS

Fredrikson himself had a background in both military technology and Eastern philosophy. Born in 1926 in Stockholm, he trained in chemistry, electronics and painting, later in Paris. During the 1940s he worked for a time as a soldier, and then tried to create paintings in the air with exploding gunpowder. As a radio operator in the Swedish merchant navy, he traveled to distant countries such as India and Japan during the 1950s. In 1960 he sought out a Swedish artist colony in Lacoste in southern France, and remained in the area where he started a family and bought an old stone house in the village of Vevouil. He later used his technical expertise to capture and process signals and noise from the outside world using fax drawings on electrosensitive paper and home-built radio antennas.

At the same time, he is constructing a series of dynamic electromechanical works, several of which are now on display in Malmö. From a distance, they look like blank, white canvases stretched on a frame. But up close, it becomes clear how something is moving beneath the canvas and pressing itself against the surface, like dots or fingertips in a silent maneuver or dance. The kinetic art that developed during the 1960s often worked with optical illusions and refined visual effects. But in Fredrikson's case, the experience is all the more powerful precisely because he works so subtly.



LARS FREDRIKSON, UTAN TITEL, 1976. FOTO:
HELENE TORESDOTTER

I've saved the best for last. That includes his many elusive steel mirrors, which make me think of how a young artist like Malmö-based Jamila Drott takes up the sledgehammer and tackles rough, often painted metal sheets with a result that is as violent as it is beautiful.

She also works with artists' books where she lets cleaning agents corrode holes in the paper - a contemporary, wilder version of Fredrikson's quest to sharpen the senses and dissolve the boundary between surface and depth, presence and absence, body and imprint.

What makes Fredrikson's work so special is that in his exploration of time and space, he has advanced technology in his hands. As an innovator, he built a synthesizer in the 1960s that made it possible to manipulate the television, a device that quickly became a given in many homes. Fredrikson calls his invention a psychopulse generator, where he uses electricity to disrupt the television's picture tube and cause electrons to generate strange image flows.

In the darkness of the art gallery, sudden, sizzling flashes of light appear on the screen, like impulses or attacks blazing before an explosion or discharge. The feeling is precisely electric, like a jolt of energy running through the body and the room. The images disappear just as quickly but linger on the retina, and are also said to be able to induce visual hallucinations.



VERK AV LARS FREDIKSON. FOTO: MALMÖ KONSTHALL

The heart of the exhibition is nevertheless the light boxes that he built around 1966-1967 from, among other things, light bulbs, electronics, motors and faceted sculptures. None of the complex construction is visible from the outside. What one encounters in the darkened room is **a hypnotic spectacle**. Forms of light swirl softly out of the blackness, like traces of a cosmic primordial scene or life phenomena in the depths of the sea.

It is poetic, alive and sensitive. Body and electronics, technology and nature, the fleeting and the infinite flow together. For an artist who wanted to leave no trace, Fredrikson was a master at creating unforgettable works.

By Carolina Söderholm

Malmö konsthall, S:t Johannesgatan 7, Malmö. 24 may – 24 august 2025